

La Notion de *Kulturwissenschaft*

Raymond Klibansky

Volume 27, Number 1-2, 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1069732ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1069732ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

UAAC-AAUC (University Art Association of Canada | Association d'art des universités du Canada)

ISSN

0315-9906 (print)

1918-4778 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Klibansky, R. (2000). La Notion de *Kulturwissenschaft*. *RACAR : Revue d'art canadienne / Canadian Art Review*, 27(1-2), 144–146.

<https://doi.org/10.7202/1069732ar>

La Notion de *Kulturwissenschaft*

RAYMOND KLIBANSKY

Qu'est-ce que la *Kulturwissenschaft* ? Pour répondre à cette question il faut, je crois, se retourner vers la bibliothèque qu'Aby Warburg avait fondée à Hambourg. C'est cette bibliothèque, dont le nom exact est *Kulturwissenschaftliche Bibliothek Warburg*, qui incarne le mieux le projet intellectuel de cet homme de génie et nous permet de saisir sa personnalité. Ernst Cassirer affirmait que ce lieu était parcouru par un « souffle magique »¹. Lors de sa première visite en 1920, il admettait avoir été tiraillé entre le désir d'y rester enfermé pendant des années ou de s'enfuir pour toujours. Pour mieux comprendre l'originalité des liens que Warburg tissait entre l'histoire de l'art et l'histoire de la culture, je vous renvoie à l'article qu'Edgar Wind, un de ses proches collaborateurs, a consacré au concept de *Kulturwissenschaft*². Je souhaiterais, pour ma part, revenir sur le concept de *Kultur* et montrer en quoi les recherches de Warburg s'inscrivent dans une tradition intellectuelle allemande selon laquelle l'art, et plus largement la culture, participent de l'expression créatrice d'un peuple.

Le terme de *Kultur* est difficilement traduisible en français. Traduire *Kulturwissenschaft* par « science de la culture » n'est qu'approximatif, car le concept de *Kultur* en allemand est très différent de la « culture » dans son acception française. Cette dernière est souvent employée comme synonyme de « civilisation » alors qu'en allemand *Kultur* et *Zivilisation* sont antithétiques. Lorsque j'étais étudiant à Heidelberg, au début des années 1920, j'ai eu la chance de fréquenter le célèbre professeur d'économie politique, Lujo Brentano qui, pendant la Première Guerre mondiale, avait soutenu une polémique avec son cousin éloigné, l'historien français Frantz Funck-Brentano, sur les concepts de *Kultur* et de *Zivilisation*. Ce débat, qui avait déjà opposé Romain Rolland et Thomas Mann, avait une résonance politique. La *Kultur* était alors, à tort ou à raison, associée au nationalisme allemand alors que la « civilisation » voulait défendre un idéal d'universalité hérité de la philosophie française des Lumières.

Le substantif « civilisation » apparaît pour la première fois sous la plume de Mirabeau père dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Dans son ouvrage *L'Ami des hommes* (1757), il écrit : « La Religion est sans contredit le premier et le plus utile frein de l'humanité ; c'est le premier ressort de la civilisation ; elle nous prêche et nous rappelle sans cesse la confraternité, adoucit notre cœur, etc. »³. « Civilisation » décrit au niveau des sociétés ce que la « culture » décrit au niveau des hommes – « civilisé » et « cultivé » fonctionnent souvent dans la tradition française comme des synonymes. Le processus que décrit Mirabeau englobe ici l'histoire des sociétés, mais l'idée que les mœurs et l'esprit peuvent progresser découle en fait de la tradition latine. La première occurrence du mot « culture », dans le sens que nous lui donnons aujourd'hui, remonte à Cicéron qui

établit dans les *Tusculanes* une comparaison directe entre le champ que le paysan cultive et l'âme que le philosophe cultive. *Cultura autem animi philosophia est*, « la culture de l'âme, c'est la philosophie » [*Tusculanes*, II, 13]⁴. L'esprit y est comparé à un champ qui, pour produire des récoltes, doit être convenablement cultivé. La philosophie, mais également les œuvres d'art, permettent de cultiver ce champ, elles sont les semences qui vont produire les plus belles récoltes. Cette première description de la culture comme *cultura animi* contient déjà une dimension morale que l'on retrouvera plus tard au cœur de la civilisation. Cicéron insiste sur le fait que la culture « extirpe les vices de l'âme ».

Après Cicéron, la culture, au sens de culture de l'esprit, demeure un mot peu employé. Il faut attendre le milieu du XVI^e siècle pour le voir à nouveau en usage. C'est-à-dire au moment où apparaît la première histoire de l'art, celle de Giorgio Vasari dont l'édition des *Vite de' più eccellenti architetti, pittori, et scultori italiani* (*Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes*) date de 1550. D'ailleurs, le projet de Vasari se situe dans le mouvement humaniste de la Renaissance. Dans son « Introduction générale », l'auteur revient sur les buts de son ouvrage dont l'idée lui avait été suggérée par son ami Paolo Giovio : « Je voudrais arracher à la gueule vorace du temps les noms des sculpteurs, peintres et architectes qui, de Cimabue à nos jours, se sont signalés en Italie par quelque mérite »⁵. Cette entreprise n'a pas seulement pour but de chanter la gloire de Florence et de l'Italie, mais également d'enseigner par l'histoire : « on ne tirera pas peu de fruit de l'histoire, guide et maîtresse véritable de nos actions »⁶. Il faut noter que cette conception de l'histoire découle directement de Cicéron : « L'histoire [...] témoin des siècles, flambeau de la vérité, âme du souvenir, école de la vie, interprète du passé [...] » [*De Oratore*, II, 36]⁷. C'est par l'histoire, que l'essence de l'art se dévoile.

La conception de l'art et de la culture de Warburg se démarque fortement de cette tradition. Jakob Burckhardt, dans son ouvrage *Weltgeschichtliche Betrachtungen* (*Considérations sur l'histoire universelle*), donnait à la *Kultur* une définition que Warburg n'aurait certainement pas démentie : « nous appelons culture (*Kultur*) la somme des activités de l'esprit qui ont lieu spontanément et ne prétendent pas à une valeur universelle ni à un caractère obligatoire »⁸. On note que *Kultur* ne concerne plus l'homme cultivé de Cicéron ou de Vasari, qui fréquente les auteurs et les œuvres de la tradition, mais qualifie avant tout l'expression créatrice d'un peuple, d'une nation à une période donnée de son histoire, et surtout les réalisations dans lesquelles cette expression s'incarne, les productions artistiques mais aussi la langue, la religion, la philosophie ... Cette *Kultur* ne fait pas l'objet d'un apprentissage ; plus question ici de cultiver son

champ pour récolter ce que l'on a semé. Au contraire, l'expression culturelle est « spontanée », elle relève de ce que l'on pourrait appeler une psychologie collective. Autre point important dans la définition de Burckhardt, la *Kultur* n'a pas de prétention universelle. Elle est l'expression d'un peuple et sa finalité est ce peuple. C'est cette pensée qui anima le fameux livre de Burckhardt, *Die Kultur der Renaissance in Italien (La Civilisation de la Renaissance en Italie)*.

La question qu'on peut se poser maintenant concerne l'origine de cette conception. On la fait généralement remonter au mouvement littéraire contemporain du *Sturm und Drang* et à sa critique de la philosophie française des Lumières. Il est vrai que c'est dans l'ouvrage de Herder *Auch eine Philosophie der Geschichte zur Bildung der Menschheit (Une autre philosophie de l'histoire pour contribuer à l'éducation de l'humanité)* de 1774 que la *Kultur* renvoie pour la première fois au génie singulier de chaque peuple (*Volksgeist*). Herder réfutait ainsi l'universalisme défendu par les philosophes français et tout particulièrement Voltaire dans sa *Philosophie de l'histoire par feu l'abbé Bazin* (1765). C'est d'ailleurs à partir de ce moment que *Kultur* revêt une dimension polémique et même politique⁹.

Je crois, toutefois, qu'il faut remonter au XVII^e siècle et à la philosophie du droit naturel de Pufendorf pour trouver une des premières définitions modernes de la *Kultur*. Dans son livre de 1673 *De officio hominis et civis juxta legem naturalem (Les Devoirs de l'homme et du citoyen : tels qu'ils lui sont prescrits par la Loi naturelle)*, Pufendorf défend l'idée d'une sociabilité naturelle de l'homme. L'originalité de sa position vient du fait que, pour lui, la culture est un processus dynamique qui permet à l'homme de passer de la sociabilité naturelle (qui le pousse à vivre en famille) à la réalisation effective d'une société civile qui, en retour, va permettre à la culture de s'épanouir. Au chapitre V du deuxième tome de son ouvrage, intitulé « Des motifs qui ont porté les hommes à former des sociétés civiles », Pufendorf s'interroge sur les raisons qui ont motivé les hommes à abandonner l'indépendance de l'état de nature (c'est-à-dire de la famille) pour former des sociétés civiles. Le premier argument est celui de l'ordre : seule la société civile, c'est-à-dire l'État, peut assurer la sûreté de ses membres ; et Pufendorf de citer le proverbe : « S'il n'y avait point de justice, on se mangerait les uns les autres ». Mais le deuxième argument est celui de la culture, c'est seulement en société que la culture et les arts peuvent se développer : « [...] il est arrivé de là par une suite naturelle, que l'on a eu aussi l'occasion d'éprouver plus abondamment les biens que les hommes sont capables de se faire les uns aux autres, comme d'avoir une meilleure éducation, et de mener une vie accompagnée de mille douceurs et de mille commodités, que l'on aurait pas connu sans l'invention ou la perfection de divers arts dont on est redevable à l'établissement des corps politiques »¹⁰.

Cette définition de Pufendorf, où la culture permet de

passer de la nature à la civilisation (à l'ordre civil), est importante car elle nuance l'opposition entre *Kultur* et *Zivilisation*. La culture est chez lui essentiellement un processus collectif qui se rapproche du procès de civilisation tel que l'entendront les Lumières françaises. D'ailleurs, Pufendorf a inspiré non seulement les philosophes français du XVIII^e siècle mais également les rédacteurs de la Constitution américaine de 1787. Finalement, je crois qu'il est possible d'établir une filiation éloignée entre la philosophie du droit de Pufendorf et la *Kulturwissenschaft* de Warburg. Chez Warburg, la *Kultur* n'a jamais en premier lieu la dimension nationale qu'elle a pour Herder et ses successeurs allemands. Pour lui, la culture renvoie bien à la psychologie collective d'un peuple, mais il tient compte de la nouvelle ethnologie anglo-saxonne qui s'est développée à l'époque de sa jeunesse et qui trouve une première expression dans l'ouvrage d'Edward Burnett Tylor, *Primitive Culture* (1871) : « Le mot *culture* ou *civilisation*, pris dans son sens ethnographique le plus étendu, désigne ce tout complexe comprenant à la fois les sciences, les croyances, les arts, la morale, les lois, les coutumes et les autres facultés et habitudes acquises par l'homme dans l'état social »¹¹. Pour Warburg – et ceci le distingue des anthropologues et des sociologues – la *Kultur* désigne également la mise en valeur des symboles universels qui transcendent les spécificités culturelles – je pense, par exemple, au lien qu'il établissait entre les rites des indiens Hopi du Nouveau-Mexique et la tragédie grecque¹².

Il est important de ne pas négliger la dimension universelle et le rôle civilisateur que la culture revêtait aux yeux de Warburg et dont sa bibliothèque est le symbole. Il s'est toujours érigé contre le repliement des nations sur elles-mêmes. D'ailleurs, la Première Guerre mondiale précipita son effondrement psychologique. Celui qui aimait répéter « Je suis Juif de sang, Hambourgeois d'esprit et Florentin de cœur », vécut comme un véritable trauma le déchirement des nations européennes. C'était une atteinte à sa vision de l'universalité de la culture humaine. C'est cette vision qui me fit une impression indélébile quand il me reçut, en 1926, alors que j'étais jeune étudiant à Hambourg et qu'il m'offrit un poste dans sa bibliothèque.

Notes

- 1 Ernst Cassirer, « Éloge funèbre du professeur Aby Warburg » (1929), trad. C. Berner, *Œuvres XII : Ecrits sur l'art*, Paris, Le Cerf, 1995, p. 54.
- 2 Edgar Wind, « Warburg's Concept of *Kulturwissenschaft* and its Meaning for Aesthetics » (1930), *The Eloquence of Symbols*, Oxford, Clarendon Press, 1983, p. 21–35.
- 3 Mirabeau cité par Émile Benveniste, « Civilisation : contribution à l'histoire du mot » (1954), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, p. 338.

- 4 Cicéron, *Tusculanes : volume I*, trad. J. Humbert, Paris, Les Belles Lettres, 1960, p. 84 .
- 5 Giorgio Vasari, *Les Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes : volume I*, trad. et éd. sous la direction de A. Chastel, Paris, Berger-Levrault, 1981, p. 63.
- 6 *Ibid.*, p. 64.
- 7 Cicéron, *De l'Orateur : volume I*, trad. E. Courbaud, Paris, Les Belles Lettres, 1922, p. 21.
- 8 Jacob Burckhardt, *Considérations sur l'histoire universelle* (1870-1871), trad. S. Stelling-Michaud et J. Buenzod, Paris, Payot, 1965.
- 9 C'est l'interprétation que privilégie Norbert Elias dans les deux premiers chapitres du premier tome de son ouvrage de 1939 *Über den Prozess der Zivilisation* ; Norbert Elias, *La Civilisation des mœurs*, trad. P. Kamnitzer, Paris, Presses Pocket, 1990.
- 10 Samuel von Pufendorf, *Les Devoirs de l'homme et du citoyen : tome II*, trad. du latin par Jean Barbeyrac, Caen, Centre de philosophie politique et juridique de l'Université de Caen, 1984 (fac-similé de l'édition de Londres par J. Nourse, 1741), p. 56.
- 11 Edward B. Tylor, *La Civilisation primitive : tome I* (1871), trad. P. Brunet, Paris, Reinwald, 1876, p. 1.
- 12 Aby Warburg, *Schlangenritual : ein Reisebericht* (1923), avec une postface de Ulrich Raulff, Berlin, Wagenbach, 1996.